Théâtre du Radeau

François Tanguy

Passim

Quelques articles de presse

©dessin de François Tanguy d'après photo©Brigitte Enguerand

Le Monde
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

14 DEC 13
Quotidien
OJD : 288113
Surface approx. (cm²) : 350
N° de page : 12

« Passim », la certitude d'être « ici et là »

La seizième création de la compagnie du Radeau est une véritable expérience théâtrale

Théâtre

Le Mans
Envoyée spéciale

La compagnie du Théâtre du Radeau au festival Mettre en scène, en novembre. BRIGITTE ENGLEBERT/DIVERGENCE

Il y a en France un endroit où rien ne se passe comme ailleurs. La Fonderie, au Mans. C'est un vaste bâtiment au passé industriel, en centre-ville. En 1985, une troupe s'y est installée, le Théâtre du Radeau. Fondée en 1977, elle a été rejointe en 1982 par le metteur en scène François Tanguy, qui lui a insufflé une vie nouvelle, et l'a menée sur des chemins artistiques extraordinaires.

L'esprit qui règne à la Fonderie est celui d'un laboratoire, d'un port, d'une fabrique : on cherche, on prend son temps, on invente, sans se soumettre aux lois de la productivité artistique. Et l'on vit, dans cet endroit à la beauté simple, que la troupe a aménagé de façon à accueillir en résidence d'autres artistes, de toutes disciplines : il y a une cuisine, des chambres, des ateliers, des salles, avec de longues tables en bois, des objets hétéroclites, comme dans un grenier qui serait à la fois à la marge et au cœur du monde, à l'image de François Tanguy.

A première vue, cet homme d'une cinquantaine d'années semble planer très haut. Vous lui posez une question simple, il y répond à sa façon : il ouvre un des innombrables livres qui l'entourent, et en lit un passage. Il arrive rarement au bout de ses phrases, mais n'oublie pas ses engagements : en 1996, il a mené une grève de la faim au Théâtre du Soleil, en compagnie d'Ariane Mnouchkine et d'Olivier Py, pour protester contre la guerre en ex-Yougoslavie. Pour répéter ses spectacles, il délaisse la Fonderie et s'installe avec les comédiens sous un chapiteau, dans un campement à la lisière du Mans. Rien ne peut le détourner de ses exigences : s'il faut six mois de maturation, comme pour *Passim*, la seizième création du Radeau depuis *Dom Juan*, en 1982, il les prend. C'est ainsi qu'il livre des merveilles, et donne à la Fonderie une réputation qui dépasse largement les frontières des troupes étrangères et des gens de tous bords viennent respirer l'air de ce lieu unique où il n'y a pas de programmation fixe, mais des rendez-vous donnés au public, quand la nécessité s'en fait sentir.

Klaus-Michael Gruber (1941-2008), ce géant des scènes européennes, aimait François Tanguy, qu'il venait voir au Mans. La cinéaste Claire Denis dit avoir besoin d'y aller de temps à autre, pour s'y ressourcer. Des écrivains et des philosophes viennent y parler, des peintres y exposent. Mercredi 18 décembre, une performance du collectif Ztolk autour des cent bois gravés de Frans Masereel. *Passim*, qui se joue jusqu'au samedi 14 décembre, avant de partir en tournée et d'être accueilli par le Festival d'automne en 2014, entre dans une catégorie qui dénie la notion de spectacle : c'est une expérience, un de ces moments où toutes les références s'effacent, toutes les certitudes s'envolent, sauf celle d'être « ici et là », pour reprendre une des traductions possibles du latin *passim*.

> Il y a cent trente places dans la salle. François Tanguy tient à cette jauge réduite « parce que c'est le regard qui produit l'action »

Il y a cent trente places dans la salle. François Tanguy tient à cette jauge réduite « *parce que c'est le regard qui produit l'action* », dit-il, et que, pour que cela advienne, il convient d'être au plus près du plateau. Comme toujours, ce plateau est habité de panneaux de bois posés dans un désordre qui, au fil des séquences, module des espaces inouïs, ramuse sédimentés par le temps, ce temps que François Tanguy fouille en ce qu'il a de plus secret et révélateur : temps du théâtre, de la littérature et de la musique. Car tout avance ensemble, dans *Passim*, les sons, les mots, les gestes, la lumière, offrant une vision totale de ce que peut être une représentation. Et, en même temps, tout est morcelé : il ne s'agit pas de suivre une histoire, mais d'accepter des fulgurances.

Au commencement, une femme apparaît, en robe noire ancienne, et dit : « *Regardez ! Là-bas, au ras de la crête...* » C'est *Penthésilée*, de Kleist, le premier des auteurs que l'on entendra, avec Marlowe, Arioste, Shakespeare, Flaubert, Molière, le Tasse, Pavese, Ovide,

Le Monde
80 BOULEVARD AUGUSTE-BLANQUI
75707 PARIS CEDEX 13 - 01 57 28 20 00

14 DEC 13
Quotidien
OJD : 288113

Surface approx. (cm²) : 350
N° de page : 12

Chaque auteur est accompagné par un compositeur: Beethoven, Bruckner, John Cage, Penderecki, Rameau, Haendel, Ligeti... Leur union est si intime qu'elle entraîne dans un même mouvement les musiques et les textes, murmurés, proférés ou déclamés dans un registre qui souvent peut sembler faux, comme les postures des comédiens sont antinaturelles.

Mais c'est là que le miracle intervient: on a l'impression de plonger dans une nuit archaïque du théâtre, peuplée de personnages, parfois drôles, méchants ou enfantins, et hantée par les bruits et les fureurs d'un monde qui jaillirait devant nos yeux, comme une lave incandescente.

S'il ne fallait en garder qu'une image, ce serait celle-ci: à un moment se joue la scène où le roi Lear convoque ses filles pour partager son royaume. Dans le mouvement de sa tête qui s'abat sur la table, quand il comprend que sa préférée, Cordélia, n'entre pas dans le jeu du renchérissement sur l'amour du père qu'il réclame, il y a tout l'abandon d'un homme qui se sait fini. Tout son mystère aussi. Peu importe alors que l'on n'ait eu que quelques minutes du *Roi Lear*. On a tout eu. ■

BRIGITTE SALINO

Passim, spectacle du Théâtre du Radeau. Mise en scène et scénographie François Tanguy. Avec Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco Corliano, Muriel Hélary, Vincent Joly, Carole Paimboeuf, Karine Pierre, Jean Rochereau. La Fonderie, 2, rue de la Fonderie, Le Mans. Tél. : 02-43-50-21-50. De 8 € à 22 €. Durée : 1 h 45. Jusqu'au 14 décembre. Tournée : du 14 au 17 janvier 2014, au Grand R, à La Roche-sur-Yon (Vendée) ; du 22 au 30 janvier 2014, au Lieu unique, à Nantes.

l'Humanité
LE JOURNAL FONDÉ PAR JEAN JAURÈS

18 novembre 2013

DE JEAN-PIERRE LÉONARDINI

Ce Radeau qui nous méduse

C'est depuis Le Mans, à la Fonderie, où François Tanguy a implanté depuis beau temps son phalanstère, que le Théâtre du Radeau, qu'il anime, mène à point nommé des incursions vers l'extérieur. Sa dernière création en date s'intitule *Passim* (1). Que signifie ce mot sinon çà et là, en différents endroits d'un ouvrage écrit ? Cela se passe exactement de la sorte, au fil d'une éblouissante évocation scénique protéiforme de moments élus, dans ce qui pourrait être le grand livre du théâtre, au cœur duquel seraient insérées des pages arrachées au sanglant manuel d'histoire du XXe siècle. Pour ce faire, ils sont neuf (Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco Corliano, Muriel Hélary, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre, Jean Rochereau, Anne Baudoux), en mouvement perpétuel dans une espèce de grenier de la mémoire, avec des tables, des portes ouvrant sur l'ailleurs, des cadres vides de tableaux où s'inscrire en passant. Étonnant mélange de vélocité et de lenteur, dans un capharnaüm qui précède un labyrinthe de coulisses où tout se fomente des transformations.

> Admirable approfondissement résolu du projet éthique et esthétique à la fois, dont Tanguy s'est fait un principe.

Le jeu, la mimique, la danse, le chant, la profération, tout s'agence superbement dans l'entrelacement des signes, jusqu'à la sensation d'opéra que cela induit. Les paroles mises à contribution sont légion : de *Penthésilée*, de Kleist, aux *Métamorphoses*, d'Ovide, de Pavese à Shakespeare (le plus souvent) à Pouchkine, au Tasse ou à l'Arioste, tandis qu'on peut repérer, ici et là, en sourdine, au milieu d'un permanent lavage à grande eau musical (de Cage à Kurtág, de Beethoven à Penderecki, d'Eisler à Rameau, etc.), les voix d'Hitler et de Lénine, de Goebbels ou des poètes Paul Celan et Ezra Pound. Un vertige bénéfique vous prend, né de la savante stratégie de l'attention qui préside à la conception de cet objet théâtral violemment raffiné dans lequel les interprètes, parfaits ouvriers de leur énergie motrice, sont tour à tour rois et reines, petites danseuses et gommeux ou héros de tragédies, vite revêtus des oripeaux d'un théâtre du flux et du reflux, comme dans le rêve, quand tout s'enchaîne étrangement sans qu'on le veuille. Admirable approfondissement résolu du projet éthique et esthétique à la fois, dont Tanguy s'est fait un principe immuable.

À l'heure où l'on fête à Thionville un demi-siècle de création théâtrale, Jean Boillot, à la tête du Nord-Est Théâtre, héritier du Théâtre populaire de Lorraine, crée *Les morts qui touchent*, d'Alexandre Koutchevsky (2). Un texte d'essence poétique, dans lequel la chute en forêt de Rambouillet d'un Icare de Ouagadougou accroché à un avion long-courrier précède le dialogue d'une fille et de sa mère atteinte d'un cancer. Martin Matalon a composé une musique, percussive, sifflante, donnée à vue, qui escorte avec tact une partition verbale au lyrisme déjà sûr, au cours de laquelle se font jour d'inédites variations d'ordre technique sur le pilotage (l'auteur, nous dit-on, en tâte), tournée vers l'angoisse de la mort à interroger. Travail sobre, d'intelligence quiète, dans lequel on retrouve avec bonheur Arlette Bonnard et Stéphanie Schwartzbrod, l'une et l'autre mettant en jeu des ressources de belle et bonne sensibilité.

(1) Du 7 au 16 novembre, le spectacle était à Mettre à scène, à Rennes, où nous l'avons vu. Du 5 au 14 décembre, ce sera au Mans, du 14 au 17 janvier à La Roche-sur-Yon et, du 22 au 30, à Nantes, en attendant la suite.
(2) Jusqu'au 20 novembre au Centre dramatique national de Thionville-Lorraine puis à Liège (du 25 au 28 février), Esch au Luxembourg (6 mars) et au festival Musique action, à Vandœuvre-lès-Nancy (15 mai).

les inRocKuptibles

"Passim", un théâtre de l'intime selon François Tanguy

18/11/2013 | 12h53 g+1 2 J'aime 30 Tweeter 6 Mail Imprimer Share

Brigitte Enguerand

Dernière création du Théâtre du radeau, "Passim" de François Tanguy s'avère une sublime odyssée où l'art du théâtre se joue sur une mer d'émotion totalement démontée.

Avec *Passim*, François Tanguy nous ramène au temps des bibliothèques, quand, bien avant les ordinateurs et les algorithmes de nos moteurs de recherche, une simple expression permettait de comptabiliser les

occurrences d'une même expression dans un ouvrage. Ayant pour sens, *"çà et là et en différents endroits"*, le mot latin *"passim"* permet de signaler la présence d'une même référence au fil des pages d'un livre. Ainsi, nous voici plongés dans la compilation des grands moments d'exaltation poétique qui ponctuent la dramaturgie intime de François Tanguy.

Tableaux vivants

Machinerie qui ne dit pas son nom, la scénographie prend des allures de remise hantée, de garde-meubles oublié où s'entassent pêle-mêle de vieux éléments de décor. Derrière l'invention d'un cadre de scène à l'équilibre instable, cette grotte magique s'ouvre sur les ombres d'un chaos constitué de panneaux de bois à la peinture défraîchie. Là, comme autant de mises en situation pour des mises en scènes possibles, se dessine un horizon de tables de cantine que brisent aléatoirement de grands porches métalliques : les chapitres d'une mémoire dramaturgique à reconstruire.

Sans cesse mis en mouvement par des champs de forces obscures, cet amas est habité par un *deus ex machina* qui préside à l'ordonnancement de chaque acte et décide, comme on jette les dés, de la poursuite du cérémonial à venir. C'est de cette matière vivante du décor que va naître un spectacle à aucun autre comparable. Une sarabande effrénée qui, du tragique au grotesque, du comique au romantisme, nous entraîne avec l'incandescence éphémère des feux de paille dans une traversée de la grande histoire du théâtre.

Playlist idéale

Tels des fantômes cristallisés par la parole des poètes, les acteurs du Théâtre du Radeau se matérialisent en de magnifiques tableaux vivants pour se dissoudre l'instant d'après dans la nuit et renaître à nouveau sous d'autres habits. Un voyage sur le fil du rasoir du sensible qui, de *Penthésilée* de Kleist à *Lear* et *Hamlet* de Shakespeare, du *Misanthrope* de Molière à *La vie est un songe de Calderon*, pour ne citer qu'eux…, s'achève sur le récit onirique de *Tiergarten*, la nouvelle où Vassili Grossman décrit le zoo de Berlin à l'heure de la débâcle allemande, tandis que les comédiens sur le plateau semblent redonner vie à un tableau de George Grosz mis au pilori de l'art dégénéré décrété par les nazis.

A chaque œuvre dramaturgique est associé un compositeur et François Tanguy colore ainsi la déferlante de nos émois à travers la composition d'une playlist idéale où l'on retrouve Beethoven, Cage, Schubert et Xenakis. Parachevant l'aventure, cet accompagnement musical la rend une fois de plus aussi unique qu'inoubliable.

***Passim**, conception et mise en scène François Tanguy, festival Mettre en Scène à Rennes, compte rendu. En tournée : du 5 au 14 décembre à La Fonderie avec l'Espal au Mans, du 14 au 17 janvier Le Grand R à La Roche-sur-Yon, du 22 au 30 janvier Le Grand T à Nantes.*

par **Patrick Sourd**
le 18 novembre 2013 à 12h53

2 6
+1 Tweeter

Le nouvel Observateur

http://odile-quirot.blogs.nouvelobs.com 12/11/2013

Théâtre et compagnies

Par Odile Quirot

[...]

Le Théâtre du Radeau est un bon port

Splendeur, poésie intense, luttes sourdes et lentes entre hommes et femmes, entre corps et objets, voix qui disent les guerres, et voici Don Quichotte et son cheval tel un pantin obstiné à son labeur de rêves, voici une femme en robe blanche sertie dans un clair-obscur à la Rembrandt, peut-être.. Ici êtres et objets sont faits de la même matière que les songes, on ne sait plus qui déplace l'autre, des cadres ou des corps. Des voix disent Ovide, le Tasse ou Pavese, les récits se tissent, les musiques aussi, et s'élève sur scène un des plus beaux poèmes dramatiques qu'il nous ait été de voir, si bricolé, si pauvre en ses moyens. On ne nous "raconte" rien, on nous dit tout du terrible bruissement du monde.

Il nous faudrait beaucoup de temps pour parler de ce 'Passim" où François Tanguy et son Théâtre du Radeau poursuit sa quête obstinée du furtif et de l'immuable, et d'un théâtre où le temps y compris semble matière où se dépose, doucement, images et sons. Les acteurs au visage grave se font pantins, mannequins, apparitions. Ce spectacle du Théâtre du Radeau est un grand, un très grand spectacle: il nous saisit, nous happe. On en reparlera plus tard, mieux qu'avec ces quelques mots, vites dits. Mais depuis que Tadeusz Kantor n'est plus, personne n'a su, comme François Tanguy, célébrer un si vivace et prenant théâtre, sinon de la mort, de l'ombre. **[...]**

THÉÂTRE ET BALAGAN

Chronique ambulante d'un amoureux du théâtre, d'un amateur de l'Est et plus si affinités.

Le bouquet de « Passim », un bricolage composé par François Tanguy

J.-P. Thibaudat
chroniqueur

Publié le 02/12/2013 à 11h23

Scène de « Passim » (Brigitte Enguerand)

Quand je me suis assis sur l'un des gradins pour voir « Passim » le nouveau spectacle de François Tanguy et du Théâtre du radeau, la première chose que j'ai vue , juste devant moi, c'est, dans un seau un peu cabossé, un bouquet de fleurs des champs.

Un bouquet de fleurs dépareillées

Beaucoup de spectateurs ne l'ont sans doute pas remarqué, ce bouquet. Mais entré dans la salle tardivement, je me suis assis là où il restait des places libres, sur le côté, à gauche de la scène, et sans doute n'aurais-je pas prêté attention au bouquet si j'avais été assis plus au centre, face au plateau.

Un beau bouquet, une brassée des fleurs dépareillées mais s'épaulant mutuellement, faisant confiance au hasard de l'assemblage. Le bouquet allait-il jouer un rôle dans le spectacle ?

Un amoureux allait-il s'en saisir et l'offrir à son amante, laquelle, si c'est un drame, irait peut-être jusqu'à le piétiner ? Une veuve au cœur désormais solitaire, le déposerait-elle au pied de la tombe de son mari ou de son amante tué(e) à la guerre (combat, bombardement, attentat) ? Une jeune fille d'un peuple vaincu des temps anciens en ferait-elle l'offrande ainsi que de sa vie au chef d'une troupe victorieuse pour réclamer sa clémence devant le massacre annoncé ?

Une heure quarante plus tard, à l'heure des applaudissements le bouquet était toujours là dans son seau cabossé, toujours en face de moi, personne ne s'en était emparé. J'ai applaudi les acteurs et j'ai applaudi le bouquet.

Le lendemain, en me remémorant le spectacle, c'est d'abord le bouquet qui m'est revenu. Sans doute parce que son seau cabossé, ses fleurs sorties d'un jardin de curé et d'un sous-bois d'automne et rassemblées à la diable, ressemblaient, tous compte faits, à ce que j'avais vu et entendu.

Pas vraiment un spectacle qui répond aux critères habituellement accolées à ce mot, quelque chose entre la composition d'un musicien, le burin du sculpteur et le chantier artisanal d'une équipe de passionnés fabriquant un bateau avec des restes de vieux rafiots. « Passim », me suis-je dit, en mal de métaphores, est fait de fleurs, offertes une à une au public et qui, dans la mémoire giboyeuse font bouquet.

« Regardez là-bas, au ras de la crête... »

J'ai vu le spectacle là où il a été créé au Festival Mettre en scène à Rennes et quand, au hasard de la ville, je suis allé voir l'exposition de la Criée (le seul centre d'Art contemporain au monde à être accolé à un marché, si bien que l'on croise des visiteurs avec un cabas débordant de poireaux), une installation magnifique de Jan Kopp titrée, non sans ironie, « Grand ensemble ». L'œuvre passe par une récolte d'éléments hétéroclites servant à la matérialisation d'un projet vaguement dessiné, puis assemblé par toute une équipe. Je me suis dit que l'agencement de « Passim » tenait d'un semblable assemblage et d'une façon de faire où l'artiste et l'artisan ne font qu'un, où l'équipe avance de front.

> « Regardez ! Là-bas, au ras de la crête… Ne dirait-on pas une tête qui apparaît… »

Ce sont les premiers mots que l'on entend. Doucement audibles. Comme creusés dans la vision dont ils rendent compte. Il est question bientôt d'un combat. Entre un guerrier casqué, et une femme dont les cuisses forment une « fourche nerveuse ». C'est le premier des fragments, la première fleur de « Passim ».

La liste des auteurs et la liste des compositeurs qui traversent et composent « Passim », deux listes très fournies, sont données aux spectateurs à la sortie. Ce qu'on a d'abord entendu c'est Ludwig Von Beethoven (avant Anton Bruckner et John Cage) et, premiers mots, le combat d'Achille contre la reine des amazones dans la « Penthésilée » d'Heinrich Von Kleist, pièce magnifiquement traduite par Julien Gracq (Editions Corti).

L'actrice est venue de loin, buste comme posé au milieu d'une robe en forme de parachute ouvert comme au temps des « Ménines » de Velasquez. Dans « Passim » comme dans ce tableau on chercherait en vain un point de fuite unique. L'actrice, la reine et tous les autres ne semblent pas venir devant nous mais revenir d'un arrière-pays, là-bas, au fond d'une trouée.

De poème furtif en poème visuel et sonore

L'actrice s'est avancée parmi les tables, les châssis et les cadres souvent dénudés, un amas concerté, élaboré au fil des répétitions et qui ne cessera de se déplier, de se recadrer, ouvrant une ou plusieurs brèches, faisant du socle désossé d'un canapé rouge un cadre portatif où engouffrer des bustes en goguette, des tronches de comiques troupiers. Peu importe que l'on reconnaisse ou pas, ici Shakespeare, là Gyorgy Kurtag, ailleurs Tchekhov, Hans Eisler, Cesare Pavese, Krzysztof Penderecki, Frans Schubert, Alexandre Pouchkine et tant d'autres.

« Passim » fait du neuf avec du vieux, se nourrit de ses entrailles, racle les vieilles casseroles, avance de poème furtif en poème visuel autant que sonore, ici serrés là détachés, un plateau au travail où des acteurs-machinistes, ouvriers du spectacle, ne cessent de décomposer-recomposer le paysage, poussant une table, soulevant un châssis ou un corps débordant de tissus. Et soudain surgissent, si l'on veut, mémoire subjective, imaginaire, le bal du « Guépard » de Visconti, les vieillards aux sautillements saccadés de « La classe morte » de Tadeusz Kantor, Don Quichotte et son cheval, un guerrier teutonique d'Eisenstein. Arrêtons là.

Scène de « Passim » (Brigitte Enguerand)

La linéarité d'un article faits de mots assemblés un à un, ne rendra jamais compte du foisonnement constant de « Passim », un condensé de décompositions recomposées, ni de sa modulation incessante. Il faudrait pouvoir dire en même temps le mouvement des corps et celui des tables & châssis, les voix et les musiques. Rien de posé, d'arrêté, le spectacle ne cesse de se déconstruire en se faisant, une symphonie d'inachevés. Infusion, maturation, état des lieux, flux, reflux. Tout est là ouvert, possible, faillible. Présent.

La critique de Julien Gracq

Julien Gracq, parlant de la pièce de Kleist, avait eu, il y a bien longtemps le pressentiment de « Passim », comme un souvenir à l'envers :

> « On dirait que l'œuvre est grosse de ressouvenances, de pressentiments, d'analogies ; que le contour des personnages cerne moins des êtres séparés qui soudain bougent et se détachent, qu'il ne naît de la superposition indéfinie, au long d'une perspective fuyante, d'une foule de figures du mythe, ou du rêve, qui semblent se rameuter l'une à l'autre, essaient confusément de soulever le masque et de nous donner signe de vie à travers les silhouettes mystérieusement expressives qui parlent plus encore qu'à l'œil et à l'oreille à notre longue mémoire au-delà du rideau qui vient de se lever. »

Hormis la référence au rideau, « Passim », c'est exactement cela.

Passim : les réderies du Radeau

Yannick Butel © l'insensé

le 07 décembre 2013

[…] *Passim* matriochka en quelque sorte et *Passim*-puzzle aussi. *Passim* ou une pièce rhizome, tout à la fois travaillée, modelée et formée d'un geste qui ne lui est pas singulier mais récurrent d'une création à l'autre. Semblable et dissemblable, ressemblante et différente, identique et unique... entretenant avec le geste d'hier une filiation et un héritage, et parallèlement distincte et orpheline, promouvant les formes de l'oubli, de la solitude et celles de la mélancolie qui se donnent inséparablement de manière comique et dramatique. Convoquant l'hostilité humaine, l'incompréhension entre les êtres, les rapports duels intérieurs, les exigences stériles du monde, le poids des codes et des traditions, les alliances amoureuses tragiques... *Passim* est encore, et toujours, une séquence ou un épisode construit sur la convocation de tableaux qui ne forment pas une histoire mais rappelle la complexité de trajectoires et de passages pluriels qu'un ou une, dans les gradins qui accueillent les spectateurs, a forcément emprunté. Et de croire dès lors, que *Passim* nous rappelle le commun de nos existences qui empruntent toutes au mythe, à un poème, à une rime, à une figure, un personnage parfois... Non que nos histoires soient identiques aux œuvres qui en rapportent les avatars. Non que notre parole puisse copier ces destinées... Mais plutôt que ces fables et ces rythmes, ces sonorités et ses silences... nous inscrivent dans un monde de sensations auquel nous ne sommes jamais étrangers. **[…]**

[…] Ainsi, à regarder et écouter *Passim*, dans le prolongement et pour ainsi dire en écho aux poèmes entendus, et dans l'éloge musical et lyrique qu'observe François Tanguy en convoquant une kyrielle de compositeurs et d'interprètes, il y avait dans le jeu des variations, dans ces suites sonores, dans ces répétitions... tout un art du bégaiement qui, comme l'a défini Deleuze, est un art de l'épuisement et de l'évidement. C'est-à-dire de l'approfondissement et du façonnage au terme desquels apparaîtrait une vérité sensible. Instant de ***l'Apparaître*** qui, au sens où Arendt le souligne, n'est autre que le moment furtif où l'œuvre se détache du quotidien délabré pour venir hanter et s'imposer dans l'horizon humain. Moment où l'apparition est aussi renverse sismique, aussi puissante que le soulèvement d'une poussée tectonique, au point d'imprimer à la scène un pli sonore et verbal, visuel et plastique qui fera de *Passim* un relief à part. Un territoire des reliefs... Comprenons un ensemble complexe où la ruine plastique et matérielle voisine de l'autel poétique, lyrique et poétique forme et fonde un agregat de Mémorants (mot croisé dans *Cantates* qui désigne des seuils), au commencement et à la finale de l'architecture de *Passim*. Renversement, dis-je, où images et sons, pris dans une construction sérielle, font que chaque tableau s'appréhende comme un foyer de décantation. Là où le mouvement, le geste, la voix, la silhouette, la matière légère des visuelles et celle plus corporelle des comédiens... s'apparentent à des particules en suspension soumises aux lois de la gravitation et au monde physique. Là où dans le renversement ascension, comme chute, sont deux passages et deux pratiques de l'immersion dans le désordre des mondes sensibles. **[…]**

[…] Quelque chose est là, dans la silhouette, dans le costume, dans l'art de fractionner et de diviser l'image, de reprendre un son et de répartir les couleurs... qui est une manière de repartir d'un point essentiel, d'un Ut majeur donné dans le chant, dans le musique, dans le poème, dans les écarts de voix... Quelque chose : une énigme – une forme de secret – qui attend d'être reprise ou de revenir à la scène, rendue à une forme visible et audible qui serait comme une manière de s'en approcher, d'y toucher, d'en saisir le secret par petites touches ou par retouches... Et d'ajouter que le nom de ce secret (on le comprend en regardant et en écoutant) est interdit et qu'il ne sera pas révélé par la représentation, mais qu'il viendra peut-être à se distinguer dans le travail qui a lieu sur le plateau. Qu'il n'est de secret, en définitive, qu'un geste qui se confond avec la tentative de rendre sensible un monde au-delà du langage. Qu'il n'est de secret, *in fine*, que dans le mouvement et l'articulation, bien plus qu'il ne demeurerait dans le nommé. Au vrai, *Passim*, et plus généralement le travail du

Radeau qui a fait sien le lyrique et le poème, le livret et le livre, se tiendrait à l'endroit exact de ces arts qui, pour autant qu'on le devine et le sait, ne tutoient que les idées qu'ils approchent sans jamais les arraisonner. Plus que représenter donc, *Passim* est ainsi et peut-être seulement le lieu de la présentation... C'est-à-dire l'espace de ce qui vient, de ce qui est en chemin... ce qui est en mouvement. **[…]**

[…] Alors, dans la lumière ou dans l'ombre, au lieu de tableaux qui pour certains empruntent aux années noires de Goya, à la clarté des hollandais pour éclairer un détail, aux lignes cubistes de Demuth, aux plans larges de Hopper, aux ready made et autres foisonnements éclectiques et ornementaux de la peinture surréaliste... *Passim* se regarde comme un carrefour, un espace d'intersection et un précipité, une encyclopédie de couleurs et de plis, de murmures, d'éclats de voix et de bruits. Un peu comme si *Passim*, empruntant à l'histoire du buvard holderlinien, était **ce** buvard imprégné d'encres et de graisses, de sons errants et de gestes courants ; ce double fait de dépots fantasques, baroques et d'une cohorte de bibelots mallarméens s'écartant de tout ordre classique. **[…]**

[…] *Passim*, ça et là, régulièrement, offre ainsi quelques épisodes cocasses, étonnamment drôles quand quelques baffes intempestives claquent inoppinément et révèlent une caractérielle obsessionnelle ainsi qu'une victime innocente. Risible sera aussi le bal des balourds ou la chorégraphie d'un menuet – cette contredanse – perd en grâce et en noblesse, à cause de pieds et doigts empoulés. Marrant sera encore l'usage du postiche, mal adpaté, à contre emploi, de traviole ou anachronique qui vaut ici pour pastiche de couvre-chefs historiques. Comiques encore seraient l'esquisse de ces scènes de boulevard et d'ombres surprises dans les placards...

Et jamais l'équilibre n'est rompu dans *Passim*... Jamais l'une des tonalités ne vient plus haute que l'autre ; et ainsi le sérieux et le léger viennent, non dans l'alternance, mais dans la complémentarité, dans l'indissociabilité. Et ce, peut-être, parce qu'elles ont pour creuset la gravité. Comprenons que le léger et le sérieux tiennent à la direction que l'on donne à la gravité qui, tantôt est profondeur, tragique, dramatique, et tantôt perte d'un centre de gravité qui conduit au dérapage et à la glissade. Entre les deux, il n'est qu'à regarder les acteurs, cette manière de donner au corps cet air bancal ou athlétique, cette posture de pantin cassé ou d'être-souple, cet art d'être dans la parenté de l'Acétia ou le jumeau d'un clown... pour comprendre qu'ici, dans *Passim*, ça boîte, ça se déboîte, ça s'emboîte... ça se met en boîte....

Comme si *Passim* était un intervalle ou un espace intermédiaire – faisant le lien donc – entre un état et un autre, et nous rappelait la proximité et la parenté des états qui induisent qu'une comédie n'est qu'une tragédie vue de dos. Et que nous ne sommes que ce pluriel.

Passim ou l'espace du rare et des dératés, territoires de foirades sublimes et foire à tout aussi, là où le chancelant, le tatonnant, l'hésitant... sont les signes d'un théâtre qui n'est que reprises, et où le "se reprendre" reviendrait à se contenir et se ressaisir, sans vraiment y parvenir parce que c'est la vie, et qu'elle n'est que ce mouvement. Soit un mouvement fait des Réderies du Radeau... un territoire des songes et de l'extravagance, un embarcadère vers les rêveries.

© l'insensé - Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle,
faite sans consentement de l'auteur ou de ses ayants droit, est illicite
(art. L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle).

LIBERATION WEEK END
11 RUE BERANGER
75154 PARIS - 01 42 76 17 89

Libération

07/08 DEC 13
Hebdomadaire

Surface approx. (cm²) : 223
N° de page : 49

THÉÂTRE Le noyau de la compagnie se reforme pour présenter au Mans la nouvelle pièce de leur metteur en scène, François Tanguy.

«Passim», levée de Radeau

Représentation de *Passim*, le 6 novembre à Rennes.

Le théâtre du Radeau retrouve son port d'attache. *Passim*, le spectacle de François Tanguy créé le mois dernier au festival Mettre en scène de Rennes (*lire Libération du 5 novembre*) se donne à la Fonderie du Mans, le lieu fondé par le Radeau en 1985. On retrouve dans *Passim* le noyau historique des comédiens du Radeau (Laurence Chable, Patrick Condé, Fosco Corliano, Muriel Hélary, Vincent Joly, Carole Paimpol, Karine Pierre, Jean Rochereau) et la construction fragmentée chère à leur metteur en scène. Avec un souci d'harmonie déjà sensible dans *Onzième*, le spectacle précédent. Entre textes et musiques, François Tanguy semble avoir retrouvé le bon dosage, après des années où les parties musicales avaient tendance à trop arracher sur leur passage.

Les bribes de textes sont devenues de vraies scènes de théâtre. De *Penthésilée* de Kleist à *La vie est un songe* de Calderón, en passant par *le Roi Lear* de Shakespeare, les *Métamorphoses* d'Ovide ou *les Trois Sœurs* de Tchekhov, elles se fondent et s'enchaînent, dans un désordre qui n'est pas un chaos. Il y a dans *Passim*, plus encore que dans d'autres pièces du Radeau, une dimension enfantine, une capacité à mélanger mots et situations sans se soucier de vraisemblance, un anachronisme joyeux et inquiet, une invitation au songe. Si le spectacle multiplie les emprunts, il est superflu de se barder de références pour l'aborder. *Passim* s'adresse à tous les veilleurs éveillés, prêts à succomber au charme de ce qui est au-delà ou en deçà de l'entendement, au pays des souvenirs et des masques, dans un labyrinthe de cloisons mouvantes. Traducteur de *Penthésilée*, Julien Gracq parlait d'une œuvre *«grosse de résonances, de pressentiments, d'analogies»*. Autant de mots qui valent pour *Passim*. Trente ans déjà que le Radeau explore les mêmes territoires, hors du temps, sans lasser ni se lasser, que ses acteurs ouvrent la porte d'armoires ou murmurent les fantômes du théâtre, voyageurs d'une divine comédie sans fin.

RENÉ SOLIS

PASSIM m.s. de **FRANÇOIS TANGUY** avec le théâtre du Radeau. À la Fonderie, 2, rue de la Fonderie, Le Mans (72), jusqu'au samedi 14 décembre. Rens.: 02 43 50 21 50

Théâtre du Radeau
François Tanguy

2, rue de la Fonderie
72 000 Le Mans

02 43 24 93 60